



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 21, No. 5 (Dec., 1922), pp. 413-425

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526672>

Accessed: 19/02/2011 05:47

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

avaient affaire, et, dans les noms communs comme dans les noms propres, l'absence ordinaire d'*-a* final bref dans leurs transcriptions provient vraisemblablement de ce qu'ils recueillaient des formes dialectales où cet *-a* final bref était amui. Les transcriptions chinoises du même temps montrent souvent ces formes à *-a* final amui. Je ne suis donc pas d'accord sur ce point, mais sur ce point seulement, avec la théorie trop générale exposée par M. F. dans ses *Relations de voyages*, I, 12—13.

Il y aurait bien d'autres remarques intéressantes à faire sur les informations géographiques et historiques, sur les coutumes, même sur les légendes qui rendent si savoureuse la lecture de ces relations arabes de l'Inde et de la Chine. Mais M. F. est mieux qualifié que personne pour les formuler, et nous ne pouvons que souhaiter, en raison même de ce qu'il a déjà donné, qu'il ne fasse pas longtemps attendre le troisième volume de ses *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient*.

P. Pelliot.

The Arabian Prophet, a life of Mohammed from Chinese and Arabic sources. A Chinese-Moslem work by Liu Chai-lien, translated by Isaac MASON..., with Appendices on Chinese Mohammedanism. Foreword by Rev. Samuel M. ZWEMER..., Changhai [et auj. Londres, Luzac & C^o], 1921, in-12, xvii + 313 pages, ill.

Depuis un demi-siècle, un certain nombre d'études ont été consacrées aux productions littéraires de l'islam chinois. On sait que cette littérature n'est pas très ancienne — elle ne commence qu'au milieu du XVII^e siècle —, et ne se distingue pas par beaucoup d'originalité. Il vaut cependant d'en dresser le bilan; c'est ce dont Palladius s'était avisé dès le milieu du siècle dernier, en un

travail qui n'a paru malheureusement qu'en 1909¹⁾. Wylie, Dabry de Thiersant, Devéria, MM Ristelhueber, Vissière, Broomhall ont apporté à leur tour leurs contributions; moi-même j'ai communiqué en 1905 au Congrès d'Alger une étude bibliographique que je me propose de publier un jour; plus récemment, en 1917, MM. Ch. L. Ogilvie et S. M. Zwemer ont donné dans le *Chinese Recorder* une *Classified Bibliography of Books on Islam in Chinese and Chinese-Arabic* qui doit porter sur 95 œuvres²⁾.

De tous les auteurs musulmans chinois, le plus abondant, le plus sérieux, le plus connu est le Nankinois 劉智 Lieou Tche, tseu 介廉 Kiai-lien³⁾, hao 一齋 Yi-tchai, qui écrivait dans le premier quart du XVIII^e siècle⁴⁾; un de ses ouvrages a même eu l'honneur

1) Palladius avait publié en 1866 un article О Магометанахъ въ Китаѣ aux pp. 437—460 du t. IV des *Trudy* de la mission ecclésiastique russe de Pékin. En 1874, V. V. Grigor'ev édita pour la Société russe d'archéologie une brochure de Palladius, aujourd'hui très rare, Китайская Лимература Магометанъ..., en 40 pages in-8; on trouvera dans Cordier, *Bibl. Sin.*², 1361, le titre complet, tel que je l'avais copié à Petrograd, en même temps qu'une note où je signale que Devéria, *Centen. de l'Ec. des L.*, p. 318, a confondu les publications de 1866 et de 1874. La publication de 1874 est en réalité une analyse détaillée du même ouvrage que traduit ici M. Mason. Mais cette publication de 1874 n'est elle-même qu'un extrait d'un travail plus considérable de même titre, rédigé par Palladius entre 1849 et 1859, et qui, après bien des vicissitudes et la mort successive de l'auteur et de plusieurs éditeurs, a enfin paru en 1909, avec une longue introduction posthume du P. Nicolas Adorackii, dans le t. XV des *Trudy* de la section orientale de la Société russe d'archéologie (pp. 163—496). Ce gros travail de plus de 300 pages, qui semble avoir échappé à presque tous nos confrères, est une bibliographie analytique des œuvres de l'islam chinois. Malgré son importance, elle se ressent d'avoir été publiée sur un manuscrit que l'auteur n'avait pas revu.

2) Je n'ai pas à ma disposition le travail même de MM. Ogilvie et Zwemer, car je crois bien qu'il n'y a pas à Paris un seul exemplaire du *Chinese Recorder* pour les années postérieures à 1909. Mais les 27 pages de l'article anglais ont été condensées par notre confrère M. Ishida Mikinosuke en un tableau qui occupe les pp. 308—314 dans le *Toyō-gakuhō* de mai 1918.

3) Le *Catalogue impérial* (*Sseu k'ou...*, éd. petit format de Canton, ch. 125, f° 50 v°) écrit 介廉 Kiai-lien; je n'ai jamais rencontré ailleurs cette orthographe. Quant à la transcription "Chai-lien" adoptée par M. M. dans le titre et p. xi, elle est indéfendable; en transcription anglaise, il faudrait "Chieh-lien" ou, à la rigueur, "Chiai-lien".

4) Broomhall (*Islam in China*, p. 301) se trompe en parlant de "the latter half of the 18th century", ce qui est d'ailleurs inconciliable avec la date de 1721 qu'il indique p. 73, d'après Devéria, pour une œuvre de Lieou Tche.

d'une notice dans le *Catalogue impérial* du temps de K'ien-long. Malgré la renommée de ses œuvres, nous ne savons cependant guère de Lieou Tche que ce que lui-même nous apprend¹⁾. Dans la préface de l'ouvrage même que traduit M. M., Lieou Tche, écrivant en 1724, dit qu'il s'est mis à l'étude à l'âge de 15 ans (à la chinoise), et qu'il y a plus de 40 ans de cela; il a donc dû naître un peu avant 1670. Il étudia pendant 8 ans la littérature chinoise (classiques, historiens, «philosophes», «collections littéraires»), puis pendant 6 ans la littérature musulmane, lut ensuite pendant 3 ans le *Canon bouddhique*, pendant 1 an le *Canon taoïque*, et finalement 137 ouvrages occidentaux²⁾. Après quoi, il se mit à écrire; en 1724, il avait composé «plusieurs centaines de chapitres»,

1) Nous pouvons toutefois dire qui était son père. Dans l'appel de fonds lancé en 1775 par Yuan Kouo-tsou pour éditer les œuvres de Lieou Tche, et qui est reproduit dans les préliminaires du *Tche cheng che lou*, il est parlé du père de Lieou Tche, le Nankinois Lieou, *tseu* 漢英 Han-ying, qui regrettait sans cesse que les œuvres de l'islam n'eussent pas été traduites en chinois. Or ce personnage n'est pas inconnu. Il s'agit de 劉三傑 Lieou San-kie, *tseu* Han-ying, auteur d'un bref 清真教說 *Ts'ing tchen kiao chow* qui remonte aux environs de 1700 et a été reproduit dans le ch. 20 du *Tche cheng che lou*; c'est cet opuscule que M. Broomhall, sans en connaître l'auteur ni la date, a traduit aux pages 333—306 de son *Islam in China*. Dans les *Etudes sino-mahométanes* de M. Vissière (p. 132) et dans les listes de MM. Ogilvie et Zwemer, Lieou San-kie apparaît comme auteur du légendaire 回回原來 *Houei houei yuan lai*, sur la foi d'une édition de 1904. L'histoire du *Houei houei yuan lai* est embrouillée; mais ni Devéria ni moi-même n'avons rencontré de texte ancien l'attribuant à Lieou San-kie.

2) 西洋書 *si-yang chou*. "Western books", dit M. M., sans autre remarque. Palladius (*Trudy* de 1866, p. 449) traduit par "livres européens", en ajoutant entre parenthèses "en langue chinoise?". Le point d'interrogation est de trop. Il n'est pas douteux qu'il s'agisse des ouvrages de religion et de science publiés en chinois par les missionnaires (surtout par les jésuites); les 137 ouvrages "occidentaux" lus par Lieou Tche entre 1700 et 1705 ne représentent d'ailleurs qu'une partie des 200 et tant d'œuvres que les missionnaires avaient déjà publiées à cette date. Il est intéressant de noter cette familiarité de Lieou Tche avec les publications des missionnaires. Antérieurement, dans un traité de juillet 1668, le Dominicain Sarpetri parle déjà d'un ouvrage musulman qui ne serait qu'un démarquage du fameux 天主實義 *T'ien tchou che yi* de Mathieu Ricci (cf. p. 75 du *De Sinensium ritibus politicis Acta*; il y a plusieurs ouvrages de ce titre; celui dont il s'agit ici est celui qui est décrit *Bibl. Sin.*², 899—900, sous le titre un peu inexact *Acta de Sinensium ritibus politicis*).

dont la dixième partie seulement était alors publiée¹⁾. Il voyageait en même temps beaucoup. La plus ancienne œuvre connue de Lieou Tche est, pour autant que je sache, son **天方性理** *T'ien fang sing li*, qui comporte déjà deux préfaces de 1704. Ce n'est pas le lieu de parler ici de tous les écrits de Lieou Tche, ni de retracer d'après ses préfaces l'ensemble de ses enquêtes et de ses voyages. Mais je signale que, d'après M. M. (p. xi), la tombe de Lieou Tche existe encore en dehors de la porte sud de Nankin, et que les pèlerins musulmans y vont prier et lire le Coran²⁾.

Entre les ouvrages de Lieou Tche, un des plus considérables et dignes d'attention est la grande biographie de Mahomet **天方至聖實錄年譜** *T'ien fang tche cheng che lou nien p'ou*, ou plus brièvement *Tche cheng che lou*, qui fait l'objet du travail de M. M. Déjà Palladius l'avait signalée en 1866, puis analysée longuement en 1874; mais M. M. ne paraît pas avoir connu les recherches du sinologue russe. De façon plus ou moins brève, Dabry de Thiersant, Devéria, M. Broomhall, M. Vissière ont parlé de cette biographie à leur tour, sans s'y arrêter autrement. Même après M. M., quelques points importants restent à préciser.

L'un des principaux concerne le mode même de la composition. D'après la préface de Lieou Tche et les préliminaires, le *Tche cheng che lou* est essentiellement une traduction d'un ouvrage arabe ou persan. Lieou Tche se mit à cette traduction en 1721 à **三山** San-chan³⁾, sur un mauvais exemplaire. Des déplacements nouveaux

1) La préface spécifie que les ouvrages déjà publiés étaient en particulier le [天方] 典禮 [*T'ien fang tien li*] et le [天方] 性理 [*T'ien fang sing li*]; M. M., en parlant plus vaguement d'ouvrages "chiefly along the lines of the Canons of the Rites and Ceremonies, and of Philosophy", s'est mépris.

2) M. M. n'indique pas la source de cette information; peut-être n'est-elle pas nouvelle; je ne la retrouve cependant pas ailleurs actuellement.

3) En principe, on songe à Fou-tcheou, souvent désigné ainsi; mais Lieou Tche est de Nankin, et il paraît s'agir ici plutôt du San-chan voisin de Nankin. Sur ce nom de San-chan, cf. *J. A.*, 1913, I, 331—332.

l'empêchèrent de pousser son travail comme il l'aurait voulu. Enfin, à la fin de 1722 ou au début de 1723, ayant entendu parler de manuscrits musulmans que possédait une famille 許 Hiu à 陳留 Tch'en-lieou du Ho-nan, il s'y rendit; c'est alors que, passant à 朱仙鎮 Tchou-sien-tchen (au Sud-Ouest de K'ai-fong, dans le Honan), il y obtint inopinément le texte musulman original du *Tche cheng che lou* chez un certain 賽 Sai qui, à en juger par ce « nom de famille » (= Sayyid), devait se considérer comme un descendant de Mahomet. Sur ce texte bien meilleur, Lieou Tche reprit son premier travail, et acheva cette nouvelle recension en 1724. Mais sa « traduction » est plutôt une adaptation, et, comme il le dit lui-même et comme ses citations le montrent, il y a joint des informations empruntées à d'autres ouvrages.

Dans ses préliminaires, Lieou Tche indique le titre original de l'ouvrage persan ou arabe « traduit » par lui; il l'appelle 忒爾準墨 *T'ie-eul-tchouen-mo*; cette transcription doit représenter l'arabe *tarjumat*, « biographie »; ce ne peut être là le titre complet. Mais Lieou Tche a inséré dans les prolégomènes du *T'ien fang sing li* et du *T'ien fang tien li* des listes des ouvrages en langues arabe ou persane qu'il a connus¹), et, dans les deux cas, l'original en

1) Le *Catalogue impérial* (*Sseu k'ou...*, ch. 125, f° 50 v°) dit que Lieou Tche utilisa 70 œuvres en langues « musulmanes » pour son *T'ien fang tien li*, et cette assertion a passé dans Wylie, *Notes on Chinese literature*¹, p. 145. En réalité les préliminaires du *T'ien fang tien li* énumèrent 45 œuvres, dont les titres sont donnés en transcription et en traduction. Mais 35 titres, en transcription et traduction, occupent deux feuillets complets. Le 3^e feuillet manquait sans doute à l'exemplaire dont se sont servi les bibliographes impériaux (et sans doute aussi à celui de Wylie si celui-ci n'a pas fait que les copier), tout comme il manque en réalité à l'exemplaire du Musée Romyancov de Moscou. Les bibliographes de K'ien-long n'auront en outre pas remarqué que les titres se répondaient deux par deux, le second étant la traduction chinoise du premier; c'est ainsi que les 35 titres des deux premiers feuillets sont devenus 70. Quelques uns seulement des titres de ces listes ont été rétablis par Dabry de Thiersant (*Le mahoméanisme en Chine*, II, 366), qui paraît avoir puisé aussi à une troisième source. Les titres ont été en outre reproduits, mais sans restitution des formes originales, dans le travail de Palladius édité en 1909 (pp. 284—288). J'ai essayé, il y a une vingtaine d'années, de restituer ces titres

langue « musulmane » du *Tche cheng che lou* est appelé 特爾準 馱。穆蘇托法 *T'ö-eul-tchouen-mo mou-sou-t'o-fa*, c'est-à-dire certainement *Tarjumat Muçtafa* (ou plutôt, à la persane, *Tarjuma-i-Muçtafa*), « *Biographie de l'Elu* »; l'épithète est courante pour Mahomet. Je n'ai pas réussi à retrouver dans les bibliographies un ouvrage de ce titre; nos confrères spécialistes de l'Orient musulman seront sans doute plus heureux que moi.

L'œuvre ainsi achevée en 1724 ¹⁾ par Lieou Tche resta longtemps manuscrite; peut-être est-ce là un indice que Lieou Tche soit mort peu après son achèvement ²⁾. Quoi qu'il en soit, en 1775 le manuscrit était aux mains d'un petit-neveu de Lieou Tche, le Nankinois 袁國祚 Yuan Kouo-tsou, *tseu* 景初 King-tch'ou, alors âgé d'une cinquantaine d'années, et qui cette année-là, comptant lever des fonds pour publier l'ouvrage, demanda une préface à un *sayyid* de passage à Nankin, 賽瓊 Sai Yu, *tseu* 筆山 Pi-chan, né en 1696 à 石屏州 Che-p'ing-tcheou dans la préfecture de Lin-ngan au Yunnan. L'édition, accompagnée de plusieurs préfaces, parut dans les années suivantes, à peu près sûrement en 1778 ³⁾, au 啓承堂 K'i-tch'eng-t'ang, ce qui était le nom adopté par Yuan Kouo-tsou pour son cabinet d'étude. En 1782, le zèle in-

arabes et persans, avec l'aide de M. Cl. Huart, et j'espère reprendre et publier un jour ce travail qui sera en somme un catalogue des ouvrages arabes et persans connus en Chine vers 1700.

1) Telle est bien la date de l'achèvement, mais Lieou Tche a conservé dans la recension définitive un passage écrit en 1721 et où cette année 1721 est donnée comme celle de la rédaction (cf. Devéria, *Livre du Centenaire*, p. 319), ce qui a trompé M. Broomhall (p. 73). Si M. Ishida a correctement reproduit les indications de MM. Ogilvie et Zwemer en parlant de « *circa* 1710 », il n'est pas douteux que ceux-ci se soient trompés.

2) C'est ce que paraît dire aussi la préface de 1777 due à 改紹賢 Kai Chao-hien.

3) Cela résulte de l'ensemble des textes et du rapport de Tchou Tch'ouen en 1782; en particulier, l'indication de Yuan Kouo-tsou lui-même à la fin du ch. 20 (f° 28 v°) est formelle en faveur de 1778. Palladius (*Trudy* de 1909, p. 205) a daté l'édition de 1775, et M. M. la rapporte à 1779. On sait qu'il est souvent difficile de dater de façon précise une édition chinoise, parce que des préfaces et postfaces y sont ajoutées après coup.

tempestif d'un gouverneur du Kouang-si, 朱椿 Tchou Tch'ouen, vint jeter le trouble parmi les musulmans de Chine en dénonçant au trône les rééditions publiées par Yuan Kouo-tsou et dont un exemplaire avait été trouvé par le préfet de Kouei-lin au Kouang-si dans les bagages d'un voyageur musulman appelé 海富潤 Hai Fou-jouen, originaire du 三亞村 San-ya-ts'ouen de 崖州 Yai-tcheou, c'est-à-dire de l'île de Hai-nan. K'ien-long, qui venait d'avoir à réduire une première insurrection des musulmans Salar du Kan-sou, ne se souciait pas de difficultés nouvelles; il désavoua Tchou Tch'ouen¹⁾. Sur quoi Yuan Kouo-tsou et ses correligionnaires, dès 1782 ou au plus tard au début de 1783, firent copier un bel exemplaire du *Tche cheng che lou* et le transmirent à l'empereur; celui-ci paraît avoir accueilli cet hommage avec bienveillance, car désormais les Musulmans ajoutèrent 御覽 *yu-lan*, «[honoré du] regard impérial», au début du titre de l'ouvrage²⁾. Enfin Yuan Kouo-tsou fit graver quelques planches additionnelles reproduisant les documents de l'affaire de Hai Fou-jouen, ceux relatifs à la présentation au trône, et une note finale que lui-même signa en 1785.

C'est cette édition de Yuan Kouo-tsou que Palladius paraît avoir eue entre les mains; je ne l'ai moi-même jamais vue³⁾. Une autre édition dut être publiée en 1827 par 馬大恩 Ma Ta-ngen; je n'en connais pas non plus d'exemplaire⁴⁾. Les éditions courantes

1) Cette histoire a été soi-disant traduite par Dabry de Thiersant (II, 361—363), mais les noms et titres y sont massacrés, et la seconde moitié de la p. 362 n'est qu'une suite de contresens.

2) Je ne trouve pas de fondement à l'assertion de Palladius (*ibid.*, p. 205) que la présentation de l'ouvrage à K'ien-long remonterait à 1778.

3) C'est vraisemblablement sur l'édition de Yuan Kouo-tsou qu'est copié l'exemplaire manuscrit entré avec la collection Skačkov au Musée Rumjancov.

4) Dans la préface, datée de 1828, de sa réédition du 清真指南 *Ts'ing tchen tche nan*, Ma Ta-ngen dit qu'il a réédité déjà le *Tche cheng che lou*. Par ailleurs, la réédition du *Tche cheng che lou* parue au Sseu-tch'ouan en 1872 reproduit une préface de 1827 par Ma Ta-ngen; telles sont les raisons qui me font parler d'une édition de 1827 due à Ma Ta-ngen.

aujourd'hui sont une réédition de 1872 parue au Pao-tchen-t'ang de Teh'eng-tou (Sseu-tch'ouan), basée à ce qu'il semble sur la réédition de Ma Ta-ngen ¹⁾, et une réédition datée de 1874 (mais achevée seulement en 1875) qui est dûe à la mosquée de 京口 King-k'ou, c'est-à-dire de Tan-t'ou dans le Kiang-sou. Cette réédition de 1874 est mal gravée et très fautive. Bien que M. M. ne s'en explique pas dans sa notice sur Lieou Tche, la feuille de titre qu'il reproduit p. ix montre qu'il n'a pas eu à sa disposition l'édition originale de Yuan Kouo-tsou, mais seulement la réédition de 1874 ²⁾.

M. M. a d'abord consacré au *Tche cheng che lou* un article intitulé *A Chinese life of Mohammed*, paru en 1920 dans le *Journal of the N.-China Br. R. A. S.* (t. LI, pp. 159—180). Puis il a « traduit » l'ouvrage dans le présent volume. Mais le *Tche cheng che lou* est un très gros livre en vingt chapitres; le texte n'en peut naturellement tenir dans les 264 pages de petit format qu'il occupe chez M. M. En réalité, M. M., au gré de ses préférences, a tantôt traduit le texte, et tantôt l'a résumé; tantôt enfin il a sauté des séries de paragraphes purement et simplement. Je n'en fais certes pas reproche à M. M. Ni lui ni aucun de nous n'aurait voulu sans doute s'atteler à une traduction intégrale, et en tout cas aucun éditeur

1) Un exemplaire de cette édition, rapporté par la mission d'Ollone, est décrit par M. Vissière dans ses *Etudes sino-mahométanes*, 1911, pp. 129—131. Elle doit être faite sur l'édition de Ma Ta-ngen, puisqu'elle reproduit la préface de ce dernier.

2) Les tranches de cette édition de 1874 portent la mention du K'i-tch'eng-t'ang, mais ne font en cela que reproduire la mention portée sur les tranches de l'édition de Yuan Kouo-tsou. L'édition de Yuan Kouo-tsou, telle que l'a connue Palladius, comportait une préface de 1788 que je ne retrouve pas dans l'édition de 1874; cette préface, qui mentionne, selon Palladius, la présentation de l'ouvrage à l'empereur, doit être celle de Wang Tsouen reproduite par l'édition de 1872, sans doute d'après la réédition de Ma Ta-ngen. Je me sers de l'exemplaire de l'édition de 1874 offert à l'Ecole des Langues Orientales par Devéria (V, III, 51); bien que sa feuille de titre et celle reproduite par M. M. indiquent la même date de 1874 et le même lieu d'édition, la feuille de titre de l'exemplaire de M. M. est tirée sur une nouvelle planche, car elle porte, en haut de la ligne de droite, la mention 金陵 Kin-ling que la même feuille n'a pas dans l'exemplaire provenant de Devéria.

ne l'eût vraisemblablement publiée. Mais il eût valu de nous avertir ¹⁾).

Tel quel, le livre de M. M. suffit parfaitement à faire connaître aux lecteurs occidentaux ce que, grâce à Lieou Tche, les musulmans chinois ont su de la vie ou de la légende de Mahomet. J'ajouterai que la traduction est dans l'ensemble très correcte; ce n'est pas encore là un mérite courant en sinologie ²⁾). La restitution des noms arabes donnés en transcription chinoise et l'annotation sont par contre assez faibles ³⁾). Entendons par là que quiconque voudra se documenter sur la vie même de Mahomet ira aux ouvrages basés sur les sources musulmanes originales, et que, dans une œuvre comme le *Tche cheng che lou*, il nous intéresserait surtout de savoir par exemple ce que l'auteur a accueilli de traditions chiïtes ou de connaître les développements nouveaux, voire les altérations voulues ou inconscientes, que la légende peut devoir à son habit chinois ⁴⁾). M. M. ne nous y aide pas autant qu'on l'eût souhaité.

Les indications du *Tche cheng che lou* sur l'entrée de l'islamisme en Chine ont été étudiées depuis longtemps, en particulier par Devéria en 1895, puis par M. Broomhall en 1910. On sait qu'elles sont

1) Peut-être M. M. l'a-t-il fait. Mon exemplaire de son ouvrage est en reliure d'éditeur, et paraît complet; il ne renferme cependant pas les p. I—VIII annoncées par la table, et qui, d'après la page de titre et d'après la table, devraient être occupées par un "Foreword" de M. Zwemer et par une "Preface" due vraisemblablement à M. M. lui-même. Si ces pages ont paru, je regrette en particulier de ne pouvoir lire ce qu'a écrit sur l'ouvrage M. Zwemer, islamisant averti et directeur du *Moslem World*.

2) Toutefois, à la p. 54, en parlant de la Syrie, 天下寶鐵產於此 ne signifie pas "the dealers in iron came from all parts to this place", mais "le meilleur acier (*pin-t'ie*) de l'univers est produit là".

3) Tantôt les noms sont rétablis sous la forme arabe, tantôt pas. Ainsi, aux pages 17—18, "Haimehli" est 哈伊梅利; "Edudeh" est 艾杜德; "Munidu" [lire "Muidu"] est 孟尼杜, etc. Quant au "Erbenli" de la p. 23, 本 *pen* y est une faute de texte pour 木 *mou*, et il faut lire 爾木立 *Eul-mou-li*, c'est-à-dire ʿAmr; tel est bien en effet, dans la tradition arabe, le nom du personnage dont il s'agit ici, à savoir le père de Fāṭima, grand-mère de Mahomet.

4) A titre de curiosité, je signale, après M. M. (p. 56), que Lieou Tche fait, du moine chrétien Baḥīrā mêlé à la légende de Mahomet, ... un Jésuite (耶穌會士)!

purement légendaires¹⁾, et que la chronologie en est de plus rendue inadmissible par des réductions d'années de l'hégire et d'années chinoises opérées sans tenir compte du caractère « vague » de l'année lunaire arabe; l'islam finit ainsi par arriver en Chine un tiers de siècle avant l'hégire. Je ne m'arrêterai pas à discuter cette chronologie; il y a cependant un point dont je dois dire un mot parce qu'il s'agit d'une théorie qui, lancée par Terrien de Lacouperie, menace d'acquiescer avec le temps une autorité injustifiée.

Parmi les séries d'équivalences chronologiques plus ou moins incohérentes que Lieou Tche donne pour la naissance de Mahomet, l'année de sa mission, l'année de l'hégire, voici ce qu'on lit pour l'année de sa mission:

« Première année de sa mission, [année marquée en chinois des signes] ping-wou (586 A.D.). — D'après le *T'ien fang t'ong ki* (« *Chronique arabe* »)²⁾, c'est la 40^e année de l'Éléphant. La 20^e année de Khusrau Parvêz (啓思王泊爾威子). La 842^e année du roi Alexandre (西刊德). La 916^e année de 后哲突立而齋子 Heou-tchö-t'ou-li-eul-tsi-tseu. Dans le calendrier chinois, la 6^e année k'ai-houang des Souei, [qui est aussi] la 4^e année tche-tö des Tch'en (586). »

Il n'y a de cohérent dans ce comput que l'indication initiale

1) Toutefois il est inutile d'embrouiller encore les choses par de mauvaises leçons. Le « Kan Ko-shih 幹歌士 » de M. M. (p. 268) est une faute pour 幹歌士 Wo-ko-che, Waqqāç; Devéria l'avait déjà signalé il y a plus de 25 ans (*Livre du Centenaire*, p. 319—320).

2) 天方通紀 *T'ien fang t'ong ki*. Il semble bien que ce soit là un titre d'ouvrage déterminé, mais Lieou Tche cite les titres avec quelque flottement. J'incline à croire que le *T'ien fang t'ong ki* est le même que le 天方紀錄 *T'ien fang ki lou* qu'il nomme au ch. 1, f^o 1, de même que le 列聖通紀 *Lie cheng t'ong ki*, ou *Chroniques des saints*, qu'il invoque au ch. 1, f^o 1, doit être le même que le 列聖紀錄 *Lie cheng ki lou* ou simplement *Lie cheng ki* (= *Qiçça-i-Anbiyā* ou *Qiççaç-i-Anbiyā*) qu'il cite dans les préliminaires du *T'ien fang sing li* et du *T'ien fang tien li*.

d'année cyclique et l'équivalence finale aux années des Souei et des Tch'en; mais c'est que ces données sont déduites les unes des autres, après un premier calcul chinois établissant l'année de la mission de Mahomet; naturellement ce premier calcul, fixant la mission de Mahomet à 586 A.D., est lui-même faux. Quant aux autres équivalences, il semble qu'elles soient toutes empruntées à ce *T'ien fang t'ong ki* que je n'ai malheureusement pas le moyen d'identifier. La 20^e année de Khusrau Parvêz serait 609 A.D. Par ère d'Alexandre, il faut, comme toujours dans les textes musulmans, entendre l'ère des Séleucides; la 842^e année en correspond à 530—531 A.D. Rien de tout cela ne se tient¹).

Reste l'ère dont la 916^e année est indiquée. Dans Heou-tchö-t'ou-li-eul-tsi-tseu, Terrien de Lacouperie, consulté par Devéria,

1) Comme Lieou Tche met la naissance de Mahomet la 1^{re} année de l'éléphant et la 822^e de l'ère d'Alexandre, et dit ici que la mission de Mahomet est de la 40^e année de l'éléphant et de la 842^e année de l'ère d'Alexandre, Devéria (*Livre du Centenaire*, p. 318) a admis qu'il fallait lire 862^e au lieu de 842^e; puis, comme ces dates de 822 et 862 de l'ère des Séleucides, autrement dit 510—511 et 550—551 A.D. faisaient vivre Mahomet trop tôt, il a supposé que c'étaient là des "fautes de copie" pour 862 et 922, c'est-à-dire pour 550—551 et 610—611 A.D. (il y a ici quelque erreur dans le texte de Devéria, qui aboutirait à mettre 60 ans, et non 40, entre l'année de la naissance et celle de la mission). Je ne vois pas comment ces "fautes de copie" auraient pu se produire. L'édition de 1778 avait sûrement déjà le texte actuel, nous le voyons par l'analyse de Palladius. Or cette édition était faite sur le manuscrit de Lieou Tche. Admettons à la rigueur que la 842^e année d'Alexandre indiquée pour la mission, inconciliable avec la 822^e année marquée pour la naissance, soit un *lapsus* de Lieou Tche, ou une faute de gravure de l'édition (encore est-il que ce pourrait aussi bien être 822 qui fût altéré de 802, et aussi que, si la 1^{re} année de l'éléphant était 822 d'Alexandre, la 40^e serait 861 et non 862); mais il est clair que 822 (ou 802?) dans un cas, et dans l'autre 842 (ou 862?) sont bien les dates qu'a voulu écrire Lieou Tche et que portait son manuscrit; il ne peut y avoir, ni paléographiquement, ni logiquement, de "fautes de copie" qui aient substitué ces dates à un 862 et un 922 préexistants. Une erreur — et par suite pour nous une correction — de 60 ans, c'est-à-dire d'un cycle, s'expliquerait d'autre part pour des dates exprimées uniquement à la chinoise en caractères cycliques; mais tout semble indiquer que Lieou Tche travaillait directement sur des textes arabes et persans, dans lesquels ce mode de comput n'est pas usité. Il n'y a donc, je crois, qu'à garder le texte de Lieou Tche avec ses incohérences, au moins aussi longtemps qu'on n'aura pas recherché de manière plus précise les sources où il a puisé.

crut reconnaître une transcription du nom de Darius, et supposa qu'il s'agissait d'une ère d'Alexandre le Grand, partant de la mort de Darius III en 330 av. J.-C. (*Livre du Centenaire*, p. 318). Terrien de Lacouperie a développé cette même théorie dans une note indépendante qui doit être de 1891, mais que je ne retrouve pas pour l'instant; un de nos confrères a fait récemment état de l'ère d'Alexandre le Grand ainsi retrouvée dans les textes chinois ¹⁾.

Je crains bien qu'il n'y ait là beaucoup d'illusion. L'ère d'Alexandre proprement dite (et non pas l'ère des Séleucides appelée abusivement ère d'Alexandre par les populations sémitiques) est une ère assez mystérieuse, dont les archéologues et numismates hésitent à placer le début non en 330 av. J.-C., mais en 333 ou 336. Elle n'a eu que des emplois très restreints, et avant notre ère. Qu'on parte de 330, de 333 ou de 336, la 916^e année tomberait en 580, 583 ou 586, ce qui ne ferait qu'ajouter aux contradictions des autres équivalences. On ne voit en outre pas pourquoi cette ère d'Alexandre aurait porté le nom de Darius. Enfin il faut une extrême bonne volonté pour retrouver le nom de Darius, que ce soit sous la forme ancienne ou sous les formes iraniennes modernes Dārā ou Dārāb, dans Heou-tchō-t'ou-li-eul-tsi-tseu. Il va sans dire d'ailleurs qu'il ne saurait s'agir d'une tradition ancienne perdue dans l'Asie antérieure et conservée par l'islam chinois. Lieou Tche l'a copiée dans un livre arabe ou persan au début du XVIII^e siècle; on doit donc pouvoir la retrouver dans l'Orient musulman. Le problème existe et subsiste; je crois seulement que Darius doit être mis hors de cause. Mon impression serait plutôt qu'il s'agit d'une

1) Allotte de la Fuije, *Les monnaies de l'Elymaïde*, dans *Rev. Numismatique*, 1919, p. 73, où la note de Lacouperie est indiquée sous le titre de *Sur deux ères inconnues de l'Asie antérieure d'après un document chinois*, 1891. J'ai souvenir d'avoir vu cette note, mais ne la retrouve pas. Devéria ne la connaissait pas en 1895; elle n'est pas mentionnée dans la bibliographie de Terrien de Lacouperie donnée par M. Cordier dans *T'oung Pao*, 1894, 428—438.

expression arabe, terminée par l'article et l'épithète divine عزير 'azīz que *eul-tsi-tseu* transcrivait régulièrement; mais ce n'est là aussi qu'une hypothèse, et qui ne résoud pas la question de l'ère, si vraiment ère il y a.

Le livre de M. M. est illustré d'une vingtaine de planches intéressantes, reproduisant des mosquées, des tombeaux, des inscriptions, des feuillets de livres sino-arabes, des objets rituels musulmans; toute cette documentation est la bienvenue, ainsi que la traduction (pp. 265—276) du récit légendaire de l'introduction de l'islam en Chine intitulé 西來宗譜 *Si lai tsong p'ou*. Ce récit s'apparente au 回回原來 *Houei houei yuan lai*, comme le dit M. M., et aussi à la recension 唐王夢纏頭 *T'ang wang mong teh'an t'eou* dont a parlé le P. Havret (*Stèle chrétienne*, II, 118). Quant à la prétendue inscription musulmane de Si-ngan-fou datée de 742, c'est un faux manifeste¹⁾ qu'il ne valait pas de retraduire après M. Broomhall²⁾.

M. Mason, en dehors de ses devoirs de missionnaire, a surtout consacré ses loisirs à faire passer en chinois des œuvres édifiantes comme la *Vie de William Penn*, ou honnêtement distrayantes comme le *Robinson suisse*. On lui saura gré de s'être un peu détourné de sa route pour donner cette fois un travail dont philologues et historiens feront leur profit.

P. Pelliot.

1) Le faux, qui est patent, est déjà dénoncé par 韓泰華 Han T'ai-houa dans son 無事爲福齋筆記 *Wou che wei fou tchai pi ki*, ch. I, ff. 9—10. Han T'ai-houa est cet archéologue qui a mutilé une des faces latérales de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou.

2) "This stone from Wan-nien-hsien, Kwan-chung, is jointly engraved" (p. 280) aggrave les contresens qu'avait commis M. Broomhall (p. 86). Le texte a 關中萬年縣石公刻, ce qui signifie "Gravé par M. Che de Wan-hien du Kouan-tchong". Cf. d'ailleurs *New China Review*, III, 92.